

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT
DIRECTEUR

RÉDACTION & ADMINISTRATION
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 12 fr. | Départements (un an)..... 14 fr.
On reçoit les abonnements de trois et six mois
Les Annonces sont reçues au Bureau du journal. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

VENTE EN GROS
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

LE JOUR DE L'AN

PRIME A NOS LECTEURS

Nous n'avons pas cru donner meilleure prime à nos lecteurs, qu'en diminuant, au premier de l'an, le prix de nos abonnements.

A tous ceux qui s'abonneront pendant la première quinzaine de janvier 86, nous laisserons :

Abonnement pour Lyon et départements limitrophes..... 9 fr. Six mois, 5 fr.
Départements non limitrophes..... 10 fr. — 6 fr.
Etranger..... 18 fr. — 9 fr.

Pour s'abonner, il suffit d'envoyer un mandat-poste au directeur, 2, rue d'Amboise.

LE JOUR DE L'AN

Encore une! comme ça passe!
Quatre-vingt-cinq va mourir.
Toutes les femmes attendent impatiemment la nouvelle année. Décembre s'est achevé sans froid, sans glace; à peine est-il tombé quelques flocons de duvet sur les toits pour apprendre aux nouveau-nés ce que signifie neige: finies les courses folles sur le lac, les patinages endiablés, où les pantalons des steeple-chases d'élégantes; finies les promenades en traîneau et les amusements dessinés d'un coup de patin sur la surface transparente, plus de noms aimés écrits sur le lac: on a inventé le patinage à roulettes, le Skating-Rink a remplacé le parc. Il ne gèle plus depuis quelques années déjà; frimaire, qui désigne décembre, n'est plus qu'un vain mot.

Que d'hypocrisies savantes et de combinaisons machiavéliques il a caché dans son sein, ce pauvre décembre; que de liens prêts à se rompre il a resserrés; combien d'amitiés prêtes à se disjoindre il a momentanément ressoudées, et surtout combien de femmes il a métamorphosées.

Celles qu'on avait vu les plus difficiles à conduire se sont faites subitement obéissantes: les tigresses les plus indomptables sont devenues de véritables agnelles; la vipère s'est changée en une petite colombe très inoffensive, dont on ne craint plus les baisers; les maîtresses acariâtres sont devenues douces, caressantes et pleines de la plus charmante aménité sous son coup de baguette magique.

La femme est bien l'être le plus politique et le plus calculateur de la création. Tout est compté chez elle, cette subite gentillesse de mœurs, tout est prémédité.

A quelque classe qu'elle appartienne, la femme est telle.
C'est une araignée rose, qui entrouvre des toiles soyeuses, dans lesquelles nous tombons inévitablement.

Plus de maris trompés ni d'amants délaissés, plus de bouderies, plus de scènes en décembre. Les ciels de lits sont d'une sérénité parfaite, Cupidon devient d'une ardeur belliqueuse.
L'ouvrière, la femme du monde, la bourgeoise, la demi-mondaine trouvent à cette époque des caresses grises, toutes deviennent superlativement désirables et affolantes.

Les trois coups sont frappés, l'effet est immense. Un long cri d'admiration s'échappe des foules. Décembre, déchirant son manteau de velours sombre, vient de laisser entrevoir 1886.

A peine est-elle née, l'année nouvelle, que tout se décore: les magasins, les boutiques s'emplissent de fastueuses tentures; l'or, l'argent et toutes les choses éblouissantes ruissellent en fleuves rutilants. Ce ne sont qu'amoncellements de richesses sur amoncellement de pourpre. Les rues de Lyon semblent revêtues des décors de *Mille et une Nuits*. Le luxe oriental déploie ses splendides tapisseries, et le luxe européen, ses pailions, ses émaux, ses or et ses satins. Les grandes artères de notre ville sont une féerie semée de jouets fabuleux, de somptueuses étoffes et de bijoux incompréhensibles.

Elles sont le rendez-vous de tout ce qui attire de tout ce qui étincelle, de tout ce qui flamboie et de tout ce qui éblouit.

Mais que t'importe les rues, à toi, ma chère lectrice inconnue, qui paresseusement accoude sur ton oreiller et noyée dans les malines, rêve

les yeux mi-clos aux merveilleuses choses que tu as vues; ta chemisette de linon s'entrouvre, laissant évader les trésors de ton impeccable poitrine; ta main blanche joue avec un ruban, et ton œil regarde, sans les voir, les petits amours joufflus qui se jouent au-dessus de ta tête. Il ne vient donc pas celui que tu attends.

Mais il entre. Comme tu deviens? démon: l'arc de tes lèvres s'accroît; ton regard s'empurple d'une langueur délicieuse; ta tête se renverse nonchalamment; tes narines palpitent; la dentelle de ta chemise s'échappe comme par hasard; tu as pour l'accoler de si charmantes tendresses; tu le regardes de si gentille façon, l'enveloppe de tant d'ingénuité, te fais si savoureuse, qu'il faut qu'il soit de bronze pour ne pas succomber.

Tout, il accorde tout, il sent que tu le tiens, qu'il n'est rien qu'un esclave, un pantin pour t'amuser, un serf pour combler tes desirs.

Tu sais d'une si douce voix lui exprimer des souhaits quelconques, mets de telles intonations dans les phrases les plus banales, qu'il ne peut résister.

Tu es sûre de la victoire, je te vois sourire. Tu te sais armée pour triompher infailliblement, et que nul obstacle ne peut t'arrêter. Aussi, quel éclair allume ta prunelle, lorsque tu te sens victorieuse, comme tu te fais railleuse. Ah! chatte! qui te joues des cœurs, leur donnes des coups de pattes et les fais saigner du bout de tes griffes roses!

Quatre-vingt-quatre est morte! Mais laissez-moi haïr l'année défunte — la drôlesse, elle a failli m'arracher cette suprême illusion de croire en vous, ô monstres! ô anges! ô femmes!
C'était l'an passé, presque à cette époque, j'avais une mignonne, et je ne m'occupais guère de décembre, ni de rien de ce qui se passait.

Ma mignonne était blonde, elle avait de grands yeux bleus surmontés de sourcils d'un arc si pur, qu'ils semblaient peints; ses cils étaient encore plus grands que ses yeux, et lorsqu'ils s'abaissaient, ils projetaient une ombre discrète sur la teinte rose pâle de ses petites joues, qui avaient le velouté des pêches qu'aucune main n'a touchées.

J'aimais ma blonde aux yeux bleus. Mais que vous importe mon histoire.

Va-t-en, année maudite, tu as donné aux arbres du printemps des feuilles trop chétives et aux arbustes des fleurs trop rares, elles ont engendré une fluxion de poitrine à l'amour; il toussait, il crache, il se mouche, le pauvre amour. On a cru qu'il ne passerait pas l'automne, le vilain automne pluvieux, il est encore debout; mais il tremble, il n'en a pas pour longtemps! On n'aime plus maintenant, on ne rit plus, il est affreux le rire d'à présent, c'est un rictus démoniaque. On croit rire, on grimace, on ne s'amuse plus; ce qu'on appelle s'amuser, c'est s'embêter; c'est la course folle — lugubrement folle — de brasserie en brasserie. On va de bock en bock, de femme en femme, de chute en chute; on vide son portemonnaie sans emplir son cœur. Et pourtant ça coûte peu la gaité, ce qui se paye, c'est l'ennui.

Pourquoi nos maîtresses ont-elles des chapeaux épatants et des manteaux avec fourrures. Les notes de leur gosier se traduisent en notes chez la couturière. Elles sont grandes dames, mais elles sont assommantes.

Nous faisons les messieurs pour leur plaisir, nous portons des cravates plates, des cols droits qui nous étranglent le cou, des souliers à la poulaine. Guidés à l'Anglaise. Si bien que nous avons l'air de clergymen donnant à l'amour des leçons de maintien.

C'est une vie stupide, une vie de polichinelle que nous menons tous: entretenir des filles qui nous trompent, tromper des amis qui nous le rendent; séduire des femmes qui se cramponnent à nous, sous prétexte d'honneur sacrifié; veiller quand les autres dorment, dormir quand tout le monde travaille; jeter notre argent par les fenêtres, à tout propos et hors de propos; vieillir en voulant continuer à faire les jeunes; être l'objet des dédains et la risée des gens raisonnables, la providence des cognottes.

Parole d'honneur, nous sommes crevants!
Ainsi, tu es flicie, M^{me} 1885, je te tire la révérence, et je referme sur toi, à double tour, la porte de l'éternité.

Que d'heureux il va faire ce premier de l'An. Il y aura des brillants sur tous les lits.

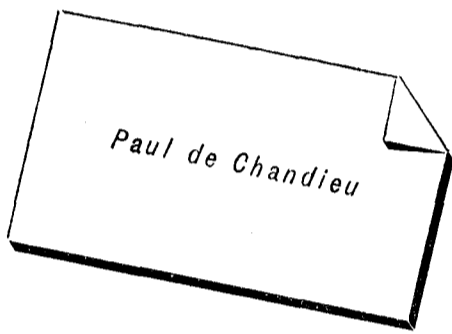
Nos belles petites recevront des coffrets de peluche, où parmi les dragées elles trouveront la parole promise depuis si longtemps ou les billets doux aux bleuâtres reflets sur lesquels la Banque de France inscrit des chiffres fantastiques.

Les bébés auront à pleines mains les bonbons diamantés et les papillottes soyeuses.
Joie partout? Non.

Des gens existent pour qui, l'aube du jour de l'An sera pareille aux autres et qui n'auront pas plus de pain le premier janvier qu'ils n'en avaient la veille. Il y a des filles qui sont honnêtes et qui, en fait d'étrennes, auront peut être les coups que leur donnera un père ivre.

Il y a des mioches enfin, ils sont nombreux, qui ignorent la joie du polichinelle et qui ne jouiront pas même de ce bonheur inouï: avoir une poupée de deux sous!

Ah femmes! si prodigues lorsqu'il s'agit de luxueuses toilettes, n'oubliez pas, en ce jour d'allégresse, les déshérités de ce monde et dans ce qui vous sera donné faites la part de ceux qui souffrent.



CÉLÉBRITÉS LYONNAISES

PROFILS AU FUSAIN

M. LORTET

Occuper dans sa ville natale une place honorable et enviée, c'est certainement un bonheur rare et c'est celui de M. Lortet. La ville, toute pleine de ses souvenirs d'enfance, le voit, en effet, remplir avec autant de zèle que de succès, la délicate charge de Doyen de la Faculté de Médecine.

Un physionomiste est bien connue parmi nous: on cite plus volontiers son nom que celui de ses collègues des autres Facultés. Il est vrai que sa famille est essentiellement lyonnaise, mais aussi lui-même s'est acquis une célébrité. Sa vie a été vouée à l'étude, à cette étude vivante et passionnante de la grande Nature qui en cherche les secrets, en sonde les mystères, forcée pour cela d'en voir les beautés et de s'agenouiller devant ses splendeurs. Tous les grands naturalistes n'ont-ils pas en eux le germe du poète et qui sait si tous les artistes ne sont pas naturalistes par instinct? Voyez Lucrèce, Virgile, Goethe, Buffon.

En tous cas, si au fond de son être, M. Lortet ressent cet enthousiasme du poète, il reste pour nous tout un savant austère et cette austérité se reflète sur sa physionomie. Des sa personne entière il se dégage une politesse froide, qui apparaît partout: dans le profil anguleux de son visage, dans la coupennette et précise de sa barbe noire, dans sa démarche droite et raide, dans ses yeux clairs, froids et percants. On dirait qu'il a passé en lui, avec les croyances de Calvin, quelque chose de sa rigidité et de son ardeur au travail, mais non cependant l'autoritarisme opiniâtre et l'égoïsme glacial du tyran de Genève.

Nous aimons à nous figurer le grand réformateur devant son auditoire; il devait avoir la parole facile, nette, logique de M. Lortet, mais sans chaleur, sans brillant; parole qui éclaire l'âme et l'étonne sans l'émouvoir, qui l'entraîne de force, incapable de s'en faire suivre de volonté, parole d'un logicien, non d'un orateur. Aussi, comme tout est précis dans les cours de M. Lortet: on y chercherait vainement les artifices oratoires, l'art des transitions.

Mais ce sont choses auxquelles on ne pense guère quand on le voit, en présence du nombreux auditoire qui couvre les gradins de l'amphithéâtre, professer savamment: car il impose vraiment, ce professeur au geste bref, la tête légèrement ren-

versée en arrière, se détachant, grave sur le fond noir du tableau, tandis qu'à ses côtés se balancent deux squelettes humains.

Toutes ces qualités se retrouvent dans les ouvrages de M. Lortet. Il suffit pour le voir d'ouvrir son livre important: *la Syrie d'aujourd'hui*.

Le titre n'est point une duperie! M. Lortet n'est point un voyageur en chambre et il a visité les pays qu'il décrit. Il est vrai que maintenant, même pour aller en Syrie, on ne prend plus le bâton du voyageur, on ne fait plus son testament; on passe tout simplement d'un coupé de chemin de fer dans le salon des premières d'un paquebot Frainsinet et l'on descend avec sa famille entière dans un hôtel de premier ordre, sur les bords fabuleux de Tyr et de Sidon. Beaucoup cependant hâteraient et M. Lortet a renouvelé ce voyage plusieurs fois. Il a visité l'Orient en savant, en archéologue, en anthropologiste, en naturaliste; il est allé à Jérusalem, mais ce n'était point poussé par la Foi qui, au moyen âge, précipitait l'Occident sur l'Orient: il était l'homme du XIX^e siècle, cherchant la vérité, la cherchant jusque dans le berceau qui lui est assigné par les traditions antiques; M. Lortet n'y trouva point son chemin de Damas. — Son livre est donc le livre d'un savant; il y a raconté ses voyages avec son style précis, et les anecdotes y sont suffisamment nombreuses pour faire regretter que l'auteur n'en ait multipliées davantage. Cet ouvrage a sa place marquée dans les bibliothèques et pourtant, il manque, par oubli, nous n'en doutons pas, à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine.

M. Lortet n'est pas sans posséder des goûts artistiques: le contraire étonnerait vraiment, quand on saura qu'il a pour frère un de nos meilleurs peintres lyonnais. Tous deux sont fortement émus en face des grandes beautés naturelles, mais tandis que l'un se complait à les analyser, l'autre n'en voit que l'ensemble et les beautés qui en découlent. Peu de peintres sont aussi connus et estimés à Lyon que le frère de ce Doyen. Rien de plus original, de plus personnel, en effet, que ses toiles et plus d'un connaisseur préfère les sites alpestres de Lortet aux bords méditerranéens d'Ap-pian.

Mais, si tous deux regardent la nature de différentes façons, le naturaliste ne le cède en rien au peintre pour la profondeur de son admiration, pour la passion de ses études. Il le montre bien, en consacrant à ses travaux favoris le peu d'instant qui lui laisse son labeur journalier; moments trop courts, car M. Lortet, outre sa charge de Doyen, est encore directeur du Musée des Sciences naturelles, musée qu'il a enrichi lui-même, membre du bureau des Touristes français, de la Société d'Anthropologie, etc.

A la Faculté, M. Lortet est fort estimé de ses élèves pour la gravité et l'élévation de son caractère. Du reste, parfait honnête homme du monde, il entretient avec chacun les rapports les plus courtois. Oserons-nous dire qu'il y met quelques différences pour les étudiants en pharmacie? Mais en les regardant comme inférieurs par leurs études, par leur avenir, a-t-il complètement tort? La réponse est trop périlleuse pour nous hasarder à la faire.

En somme, nous ne saurions trop nous féliciter d'avoir M. Lortet à la tête de notre grande Ecole médicale. Sous sa direction, elle saura donner des successeurs aux Chauveau, aux Ollier, aux Lépine, aux Arloing, aux Renaut, la gloire de l'Ecole lyonnaise. Le ruban rouge qui brille sur la redingote noire du Doyen est la digne récompense de ses travaux scienti-

ifiques et des services rendus à la grande cause de l'instruction médicale.

Puisse M. Lortet conquérir encore de nombreuses récompenses et faire aimer de plus en plus à ses élèves les sciences naturelles en général et, en particulier, l'helminthologie, la science des ténias!

Léo Rip.

LA RUE UN 1^{er} JANVIER

Il fait froid dans la rue... Les becs de gaz, plus flambants et plus nombreux que d'ordinaire, jettent leur brillante lueur sur les étalages luxueux qu'abritent les hautes glaces des devantures.

Ici, c'est le vaste magasin — la ruine des petits — immense caravansérail qui occupe depuis les caves jusqu'aux greniers, la grande maison aux cent croisées. On y voit étalés les riches toilettes aux savants plissés, avec lesquels on falsifie les formes, avec lesquels on trompe la beauté. Les meubles modernes aux couleurs capiteuses et provocantes, avec lesquels s'ornent les appartements somptueux et les boudoirs fripons, et ces mille riens, objets de luxe, mystérieux appâts qui sont le superflu pour ceux qui les usent et le nécessaire pour ceux qui les fabriquent.

Plus loin, c'est le joaillier: des bijoux nonchalamment couchés dans le velours soyeux des écrans s'échappent — tranchant sur l'or jaune — le scintillement des diamants aux mille feux, pareils à des prunelles provocantes et incendiaires.

C'est aussi le charcutier, le pâtissier, le marchand de comestibles qui, pour la circonstance, a singé l'artiste et l'architecte en élevant des monuments aux murs de grasse blanche, ornés de sculptures de galantine rose et verte; châteaux de nougat aux rampes de sucre d'orge, entourés de parterres où la crème fouettée remplace le gazon chefs-d'œuvre; productifs, pitoyablement artistiques.

C'est le camelot qui braille avec autorisation sur la place publique et débite de sa voix enrouée le boniment alléchant; professeur d'à tous les coups l'on gagne, qui remplira sa caisse dans ce jour libre et qui, demain, la recette de la veille claquée, ira plus loin tendre ses lacs pour, peut-être, se prendre lui-même dans le piège de la correctionnelle; aventuriers repoussés en d'autres temps, à qui la société a accordé un jour dans l'année.

Puis, c'est le café, le petit et le grand, la brasserie où sert Margot la belle fille qui a allumé toutes grandes les lanternes de la porte d'entrée. On y va oublier les tracés de la journée, tuer le temps pendant que le temps nous tue!

Il fait froid dans la rue... Et la foule grossit comme la mer monte par le déplacement des vagues, bigarrée, étrangement composée. C'est un monsieur très bien sanglé dans un pardessus de fourrure, la colonne soigneusement broyée, le cigare aux lèvres, à son bras, une élégante, triomphante, droite et la taille fine bien prise dans son manteau de velours frappé; elle est contente, et sur son visage que dérobe la voilette de mousseline se lit une joie intérieure, elle éprouve un tressaillement secret, intime, elle est fière de passer avec lui: c'est le couple heureux, le grand commissionnaire en soierie, le négociant reinard chez qui coule l'or du Pactole; puis viennent, contrastant, les ouvriers endimanchés en rupture d'usine, l'ouvrière pimpante qui a quitté l'atelier, l'étudiant mieux bûché qui rit et blague la grisette qui lui prend ses vingt ans, le sceptique qui passe, l'observateur qui écoute, l'être innommable, toujours grincheux, à la face grimaçante, rancunier sans nom, méprisable ragueur sans motifs, puis des faces glabres, visages hâves, désespérés pour qui la mort est le bien suprême; et des mendians sans bras, à la jambe unique, aux têtes repoussantes,

aux yeux privés de lumières, estropiés, déguenillés qui, de leur voix lamentable, réclament le pain de l'aumône, des gueux, quoi!... misérables repoussés, traînant la patte dans l'existence comme des chiens rossés.

Ces inégalités sociales ne s'aplaniront donc jamais?

Est-il vrai que, comme le poète l'a dit, les peuples mus par une invisible puissance sont poussés inconsciemment vers le progrès, vers un avenir meilleur?

Il faut croire qu'elle est lente cette marche ascensionnelle.

Et maintenant demandez-vous pourquoi ce jour-là l'humanité s'arrête et sacrifie tout à la joie, demandez-vous aussi pourquoi s'accablent tant de jeunes hypocrites dans des embrassements menteurs, pourquoi s'échangent tant de fausses poignées de mains, pourquoi il y en a qui rient et d'autres qui pleurent?

Bien, bien malin qui vous le dira.

Pour moi, je n'y vois qu'un beau côté, ce jour est un sommet d'où l'on descend pour marcher vers d'autres beaux jours que le soleil fait éclore, où il se lèvera de bonne heure pour réchauffer la terre et dorer de ses premiers rayons les hautes cimes de grands arbres que les printemps reverdira, où les sans-gîte et les meurt-de-faim pourront coucher sous les arches des grands ponts, sur les bancs du parc de la Tête-d'Or, où sous la futaie dans les grands bois avec les rossignols, les fauvettes et les lardines, ces heureux qui n'ont d'autres vêtements que leurs plumes, par conséquent pas de tailleur à payer, qui ne s'inquiètent nullement de leur pitance et n'ont d'autres soucis que de chanter, d'aimer, de se construire un nid sous la feuillée, et ne redoutent point la vieillesse, car l'oiseau à cette suprême faveur sur le roi de la création, c'est qu'il s'endort pour toujours en caressant son plumage de son bec, ignorant la fin et le commencement des années, la déchéance et le rictus des agonisants.

Joseph Grobon.

LA REMPAILLEUSE

C'était à la fin du dîner d'ouverture de chasse chez le marquis de Bertrons. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et de fleurs.

On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une seule fois ou plusieurs fois. On cita des exemples de gens n'ayant jamais eu qu'un amour sérieux; on cita aussi d'autres exemples de gens ayant aimé souvent, avec violence. Les hommes, en général, prétendaient que la passion, comme les maladies, peut frapper plusieurs fois le même être, et le frapper à la fois, si quelque obstacle se dresse devant lui. Bien que cette manière de voir ne fût pas contestable, les femmes, dont l'opinion s'appuyait sur la poésie bien plus que sur l'observation, affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber qu'une seule fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour, et qu'un cœur touché par lui demeurait ensuite tellement vidé, ravagé, incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y pouvait germer de nouveau.

Le marquis ayant aimé beaucoup, combattait vivement cette croyance :

— Je vous dis, moi, qu'on peut aimer plusieurs fois avec toute ses forces et toute son âme. Vous me citez des gens qui se sont tués par amour, comme preuve de l'impossibilité d'une seconde passion. Je vous répondrai que, s'ils n'avaient pas commis cette bêtise de se suicider, ce qui leur enlevait toute chance de reculte, ils se seraient guéris; et ils auraient recommencé, et toujours, jusqu'à leur mort naturelle. Il en est des amoureux comme des ivrognes. Qui a bu boira — qui a aimé aimera. C'est une affaire de tempérament, cela.

On prit pour arbitre le docteur, vieux médecin parisien retiré aux champs, et on le pria de donner son avis :

— Justement il n'en avait pas :

— Comme l'a dit le marquis, c'est une affaire de tempérament; quant à moi, j'ai eu connaissance d'une passion qui dura cinquante-cinq ans, sans un jour de répit, et qui ne se termina que par la mort.

La marquise battit des mains.

— Est-ce beau, cela! Et quel rêve d'être aimé ainsi! Quel bonheur de vivre cinquante-cinq ans tout enveloppé de cette affection acharnée et pénétrante! Comme il a dû être heureux, et bénir la vie, celui qu'on adore de la sorte!

Le médecin sourit :

— En effet, madame, vous ne vous trompez pas sur ce point, que l'être aimé fut un homme. Vous le connaissez, c'est M. Chouquet, le pharmacien du bourg. Quant à elle, la femme, vous l'avez connue aussi, c'est la vieille rempailleuse de chaises qui venait tous les ans au château. Mais je vais me faire mieux comprendre.

L'enthousiasme des femmes était tombé; et leur visage dégoûté disait : « pouah! » comme si l'amour n'eût dû frapper que des êtres fins et distingués, seuls dignes de l'intérêt des gens comme il faut.

Le médecin reprit :

— J'ai été appelé, il y a trois mois, auprès de cette vieille femme à son lit de mort. Elle était arrivée la veille, dans la voiture qui lui servait de maison, traînée par la rosse que vous avez vue, et accompagnée de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens. Le curé était déjà là. Elle nous fit ses exécuteurs testamentaires, et, pour nous dévoiler le sens de ses volontés dernières, elle nous raconta toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignant.

Son père était rempailleur et sa mère rempailleuse. Elle n'a jamais eu de logis planté en terre.

Toute petite, elle errait, haillonneuse, vermineuse, sordide. On s'arrêtait à l'entrée des villages, le long des fossés; on dételait la voiture; le cheval broustait; le chien dormait; le museau sur ses pattes; et la petite se roulait dans l'herbe pendant que le père et la mère rafistolait, à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sièges de la commune. On ne parlait guère, dans cette demeure ambulante. Après les quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en poussant le cri bien connu : « Rempailleur de chaises! » on se mettait à tortiller la paille, face à face ou côte à côte. Quand l'enfant allait trop loin ou tentait d'entrer en relation avec quelque galopin du village, la voix colère du père le rappelait : « Veux-tu bien revenir ici, crapule! » C'était les seuls mots de tendresse qu'elle entendait.

Quand elle devint plus grande, on l'envoya faire la récolte des fonds de siège avariés. Alors elle ébaucha quelques connaissances de place en place avec les gamins; mais c'étaient alors les parents de ses nouveaux amis qui rappelaient brutalement leurs enfants : « Veux-tu bien venir ici, polisson! Que je te voie causer avec les vanupieds!... »

Souvent les petits gars lui jetaient des pierres. Des dames lui ayant donné quelques sous, elle les garda soigneusement.

Un jour — elle avait alors onze ans — comme elle passait par ce pays, elle rencontra derrière le cimetière le petit Chouquet qui pleurait parce qu'un camarade lui avait volé deux liards. Ces larmes d'un petit bourgeois, d'un de ces petits qu'elle s'imaginait, dans sa frêle caboche de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle s'approcha, et, quand elle connut la raison de sa peine, elle versa entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit naturellement, en essayant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut l'audace de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa monnaie, il se laissa faire. Ne se voyant ni repoussée ni battue, elle recommença; elle l'embrassa à plein bras, à plein cœur. Puis elle se sauva.

Que se passa-t-il dans cette misérable tête? S'est-elle attachée à ce mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune de vagabonde, ou parce qu'elle lui avait donné son premier baiser tendre? Le mystère est le même pour les petits que pour les grands.

Pendant des mois, elle rêva de ce coin de cimetière et de ce gamin. Dans l'espérance de le revoir, elle vola ses parents, grappillant un sou par-ci, un sou par-là, sur un rempaillage, ou sur les provisions qu'elle allait acheter.

Quand elle revint elle avait deux francs dans sa poche, mais elle ne put qu'apercevoir le petit pharmacien, bien propre, derrière les carreaux de la boutique paternelle, entre un bocal rouge et un ténia.

Elle ne l'en aima que davantage, séduite, émue, extasiée par cette gloire de l'eau colorée, cette apothéose des cristaux luisants.

Elle garda en elle son souvenir ineffaçable, et, quant elle le rencontra, l'an suivant, derrière l'école, jouant aux billes avec ses camarades, elle se jeta sur lui, le saisit dans ses bras, et le baisa avec tant de violence qu'il se mit à hurler de peur. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna son argent : trois francs vingt, un vrai trésor, qu'il regardait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains toutes ses réserves, qu'il empochait avec conscience en échange de baisers consentis. Ce fut une fois trente sous, une fois deux francs, une fois douze sous seulement (elle en pleura de peine et d'humiliation, mais l'année avait été mauvaise) et, la dernière fois, cinq francs, une grosse pièce ronde, qui le fit rire d'un rire content.

Elle ne pensait plus qu'à lui; et il attendait son retour avec une certaine impatience, courait au-devant d'elle en la voyant, ce qui faisait bondir le cœur de la fillette.

Puis il disparut. On l'avait mis au collège. Elle le sut en interrogeant habilement. Alors elle usa d'une diplomatie infinie pour changer l'itinéraire de ses parents et les faire passer par ici au moment des vacances. Elle y réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc restée deux ans sans le revoir; et elle le reconnut à peine, tant il était changé, grandi, embelli, imposant dans sa tunique à boutons d'or. Il feignit de ne pas la voir et passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours; et depuis lors elle souffrit sans fins.

Tous les ans elle revenait; passait devant lui sans oser le saluer et sans qu'il daignât même tourner les yeux vers elle. Elle l'aimait éperdument. Elle se dit : « C'est le seul homme que j'aie vu sur la terre, monsieur le médecin; je ne sais pas si les autres existaient seulement. » Ses parents moururent. Elle continua leur métier, mais elle prit deux chiens au lieu d'un, deux terribles chiens qu'on n'aurait pas osé braver.

Un jour, en rentrant dans ce village où son cœur était resté, elle aperçut une jeune femme qui sortait de la boutique Chouquet au bras de son bien-aimé. C'était sa femme. Il était marié.

Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la place de la Mairie. Un ivrogne atterré la repêcha, et la porta à la pharmacie. Le fils Chouquet descendit en robe de chambre, pour la soigner, et, sans paraître la reconnaître, la deshabilla, la frictionna, puis il dit d'une voix dure : « Mais vous êtes folle! Il ne faut pas être bête comme ça! »

Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé! Elle était heureuse pour longtemps.

Il ne voulut rien recevoir en rémunération de ses soins, bien qu'elle insistât vivement pour le payer.

Et toute sa vie s'écoula ainsi. Elle rempaillait en songeant à Chouquet. Tous les ans, elle l'apercevait derrière ses vitraux. Elle prit l'habitude d'acheter chez lui des provisions de menus médicaments. De la sorte elle le voyait de près, et lui parlait, et lui donnait encore de l'argent.

Comme je vous l'ai dit en commençant, elle est morte ce printemps. Après m'avoir raconté toute cette triste histoire, elle me pria de remettre à celui qu'elle avait si patiemment aimé toutes les économies de son existence, car elle, n'avait travaillé que pour lui, rien que pour lui

disait-elle, joignant même pour mettre de côté, et être sûre qu'il penserait à elle au moins une fois, quand elle serait morte.

Elle me donna donc deux mille trois cent vingt-sept francs. Je laissai à M. le curé les vingt-sept francs pour l'enterrement, et j'emportai le reste quand elle eut rendu le dernier soupir.

Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. Ils achevaient de déjeuner, en face l'un de l'autre, gros et rouges, fleurant les produits pharmaceutiques, importants et satisfaits.

On me fit asseoir; on m'offrit un kirsch, que j'acceptai; et je commençai mon discours d'une voix émue, persuadé qu'ils allaient pleurer.

Dès qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette vagabonde, de cette rempailleuse, de cette rouleuse, Chouquet bondit d'indignation, comme si elle lui avait volé sa réputation, l'estime des honnêtes gens, son honneur intime, quelque chose de délicat qui lui était plus cher que la vie.

Sa femme, aussi exaspérée que lui, répétait : « Cette gueuse! cette gueuse! cette gueuse!... » Sans pouvoir trouver autre chose.

Il s'était levé; marchait à grands pas derrière la table, le bonnet grec chaviré sur une oreille. Il balbutiait : « Comprend-on ça docteur? Voilà de ces choses horribles pour un homme! Que faire? Oh! si je l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je vous en réponds! »

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche pieuse. Je ne savais que dire ni que faire. Mais j'avais à compléter ma mission. Je repris : « Elle m'a chargé de vous remettre ses économies, qui montent à deux mille trois cents francs. Comme ce que je viens de vous apprendre semble vous être fort désagréable, le mieux serait peut-être de donner cet argent aux pauvres. »

Ils me regardaient, l'homme et la femme, perclus de saisissement.

Je tirai l'argent de ma poche, du misérable argent de tous les pays et de toutes les marques, de l'or et des sous mêlés. Puis je demandai : « Que décidez-vous? »

M^{me} Chouquet parla la première : « Mais, puisque c'était sa dernière volonté, à cette femme... il me semble qu'il nous est bien difficile de refuser. »

Le mari, vaguement confus, reprit : « Nous pourrions toujours acheter avec ça quelque chose pour nos enfants. »

Je dis d'un air sec : « Comme vous voudrez. » Il reprit : « Donnez toujours, puisqu'elle vous en a chargé; nous trouverons bien moyen de l'employer à quelque bonne œuvre. »

Je remis l'argent, je saluai, et je partis.

Le lendemain Chouquet vint me trouver et, brusquement : « Mais elle a laissé ici sa voiture, cette... femme. Qu'est-ce que vous en faites, de cette voiture? »

— Rien; prenez-la si vous voulez.

— Parfait; cela me va; j'en ferai une cabane pour mon potager.

Il s'en alla. Je le rappelai. « Elle a laissé aussi son vieux cheval et ses deux chiens. Les voulez-vous? » Il s'arrêta, surpris : « Ah! non, par exemple; que voulez-vous que j'en fasse? Disposez-les comme vous voudrez. » Et il riait. Puis il me tendit sa main, que je serrai. Que voulez-vous? Il ne faut pas, dans un pays, que le médecin et le pharmacien soient ennemis.

J'ai gardé les chiens chez moi. Le curé, qui a une grande cour, a pris le cheval. La voiture sert de cabane à Chouquet; et il a acheté cinq obligations de chemin de fer avec l'argent.

Voilà le seul amour profond que j'aie rencontré dans ma vie.

Le médecin se tut.

Alors la marquise, qui avait des larmes dans les yeux, soupira :

« Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir aimer! »

Guy de Maupassant.

AMOUR VÉNÉAL

A ALICE LA BLONDE

Elle est reine, car elle est belle :
Ses yeux, où se mire l'azur,
Brillants d'une flamme charnelle,
Ne reflètent point l'amour pur.

Au plaisir qu'il faut que l'on vende,
Aimer n'est point assimilé :
Les baisers dont elle est marchande :
C'est l'amour en fac-similé.

Elle aime les plaisirs faciles,
La folie aux bryants grelots,
Et ses caresses mercantiles :
Se dévoient en plusieurs toiles :

Comme l'abeille elle s'envole,
Butinant sur toutes les fleurs ;
Et de son beau corps elle est folle,
Car c'est lui qui retient les cœurs.

Dans son boudoir chacun se rue,
— Amants d'un jour, jeunes et vieux, —
Echangeant l'or vil de la rue
Contre l'or pur de ses cheveux ;

Et légère, elle s'abandonne
Aux mille caprices du vent,
Préférant aux baisers qu'on donne
L'or gagné par ceux que l'on vend.

Asmodée.

SARAH BERNHARDT & DAMALA

Nous traversons une époque de crises, époque bizarre, agitée de tourmentes fiévreuses, où tout est cahos, surprise et confusion.

Le vent est à la fantaisie, non la fantaisie simple, drôlatique, folichonne, mais la fantaisie stupéfiante, étrange, fantastique.

Et maintenant vous croyez que je vais vous parler de la fin de l'année, des discussions orangeuses de la Chambre, de la guerre du Tonkin, de la pacification de Madagascar, de la griserie de la rage ou de l'élection du président de la République?...

Non! La diplomatie, la guerre ou la science doivent s'incliner, en lui cédant le pas, devant la femme excentrique, la femme immortelle, la reine fantaisie : Sarah la blonde, Sarah Bernhardt, redevenue comme naguère M^{me} Jacques Damala.

×

C'est une femme extraordinaire, un caractère étrange fait de tressaillements et de sensations. Sa vie est une longue suite de coups de scènes; elle est comédienne dans tout, pour tout et surtout. Elle veut qu'on s'occupe d'elle à n'importe quel prix, chaque jour, à chaque instant. Du jour où son nom paraît de son retentissement, Sarah Bernhardt se brûlerait la cervelle.

Il y a trois ans, Paris apprit une nouvelle renversante, Sarah venait de se marier à Londres, furtivement, dans une chapelle de Clergyman. Qui épousait-elle? Question perplexes. Un roi, sans doute, un prince du sang, peut-être, un duc ou un marquis au moins? Non! Sarah la fantastique s'unissait à M. Jacques Damala, ex-attaché d'ambassade qui abandonnait la diplomatie pour le théâtre et débutait comme jeune premier aux appointements de 2,800 francs.

Ce mariage était une fin étrange, presque tragique.

×

Paris a vécu en elle. Elle a possédé Londres et New-York. Elle a couru de Moscou à San-Francisco, de Berlin à Naples, de Madrid à Vienne. Son passage a soulevé des tonnerres d'applaudissements. Respectueux, les rois se sont inclinés devant la tragédienne. Elle a été fêtée, adorée, enviée, choyée comme une déesse... Mais l'étoile radieuse ne pouvait être une bonne épouse. Le rideau se leva bientôt sur le deuxième acte de son mariage : la séparation!...

M^{me} Damala redevint M^{lle} Sarah Bernhardt. Son mari se fit soldat.

×

Mais la pièce ne pouvait se terminer ainsi. Cette séparation à l'amiable était insupportable à la comédienne. On parlait du divorce. La belle chose que la loi Naquet. « Divorçons » s'écria-t-elle. Et vite, en wagon. Les époux débarquèrent à Londres un beau matin pour faire casser leur mariage. La loi anglaise refusa le divorce. Que faire? Perplexité. Au rideau pour le troisième acte, pardieu! La réconciliation!... Sitôt dit, sitôt fait, voilà comment Sarah Bernhardt redevint pour la seconde fois M^{me} Damala.

J'applaudis bruyamment à la nouvelle union des deux époux.

×

Damala vient de payer 60,000 francs de dédit à Porel et s'envole avec la volage Sarah au pays des Peaux-Rouges. Mayer dirige la tournée qui durera un an et demi. A dix mille francs par représentation dont douze par mois, ce voyage d'agrément rapportera à Sarah la jolie somme de deux millions cent soixante mille francs.

Que lui restera-t-il à son retour? Rien!... Pas même son mari peut-être. Sait-on ce qui adviendra demain.

Pour le moment, M. Damala est un heureux. Je lui souhaite un bonheur éternel, mais je ne suis pas les excentricités de Sarah ne sauraient cesser qu'avec sa vie. Et sa mort sera une dernière excentricité, la plus fantastique sans doute, la plus bizarre et la plus étrange!

Adriano.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Jeanne la Blonde, dont la mignonne main versait avec une grâce adorable dans le cristal aux reflets des faunes et sylvains riens, la pétillante liqueur du dieu Campanus, laisse à d'autres le traditionnel tablier blanc-neige, insigne de nos gracieuses Hébé.

Et cela à cause de je ne sais quel poison pris dans la fleur de son printemps, et dont la néfaste influence tend à désorganiser son tendre et délicat estomac.

Hélas! Mithridate n'a pas fait école.

×

Jeanne Commerce, la capricieuse libellule aux ailes d'or, dont la fugue subite et imprévue avait ému vos cœurs, tendres Faust, mollement étendus parmi les verdoyants arbustes du Temple de l'Est, a terminé son escapade au lointain horizon!

Paris ne l'a retenue que trois jours dans son sein.

Le flambeau cythérien y brûle, sans doute, d'une flamme trop éclatante, et de novices papillons y laisseraient vite ternir l'éclat de leurs ailes légères.

×

Anna Perrin, la plus drôlatique et la plus folichonne de nos demi-mondaines, fait toujours chez Berthou, de fréquentes apparitions.

On la voit entourée, festoyée par une phalange d'adorateurs qui mettent à ses pieds leur cœur et leur fortune; dédaigneuse et superbe, elle est peu prodigue de ses faveurs et semble leur dire, d'un sourire moqueur sur sa lèvres sensuelle et fine: Vers de terre, amoureux d'une étoile.

×

Les fleurs de la santé sont derechef écloses sur le visage frais et riant de la joyeuse Nini. Ses lèvres, qu'on dirait dessinées par le pinceau d'un démon narquois, ont repris leur habil enfantin.

Elle égaye les échos du Café égyptien des éclats de son rire perlé.

On nous apprend qu'elle va transporter ses pénales non loin du théâtre de ses exploits.

×

Marie Brut, encore une dont la cruelle maladie et son triste cortège de chagrins et soucis rongeurs avait abattu la fierté, terni l'éclat vermeil

de ses joues rosées, et rendu plus blanche que la blanche hermine.

Nous l'avons aperçue au Cirque Continental la mine enjouée et le front radieux.

On eût dit que son œil lui luisait une orgueilleuse flamme, semblait dire à ses rivales en Cythère étonnées de la revoir si vaillante dans l'arène :

Est-ce à moi de mourir ?

×

Marthe l'Abbaye, une de nos momentanées fécondes en fruits d'automne, va de temps à autre, *alma parens*, rendre visite à son gros bébé, auquel nous souhaitons d'être le fils de Coralie. Il est en pension chez la mère d'icelle!

Il est si beau l'enfant avec son doux sourire, Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire, Ses pleurs vite apaisés.

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être Se dérident soudain à voir l'enfant paraître Innocent et joyeux.

×

Homère prête-moi ta lyre Afin qu'en vers je puisse dire Les exploits.....

d'une de nos belles lorettes, ayant pénales, rue des Remparts-d'Ainay : vrai! drôlatique aventure : Jugez plutôt!

Notre tendresse était en intime conversation avec un Plutus généreux. Soudain survient le mari.

Mais il dérange tout, pas vrai, dans ce moment! Il vient au beau milieu s'épater lourdement.

Vite la gente lurette pousse dans un cabinet, *buen retiro*, le visiteur afoilé, plus heureux qu'Hernani, dans un sombre cabinet, d'où il put, trois heures durant, entendre les baisers et les becquetées. Oh! malheur, ma pauvre sœur!

×

Le cirque Continental a perdu ses deux papillons : Olga et Kaira sont parties mardi dernier pour l'Allemagne. Tous nos vœux de succès et les regrets d'un grand nombre de gentlemen accompagnant ces deux intrépides et gracieuses gymnasiarques qui ont si bien charmé les habitués du cirque de la place Perrache.

Nous leur souhaitons un prompt retour et nous aimons à croire que M^{me} Léon réengagera ces charmantes artistes et qu'elles nous reviendront prochainement.

×

M. DE BRAZZA. — Dans une huitaine de jours, M. de Brazza viendra faire à Lyon une conférence à la Société de géographie, si toutefois son état de santé le lui permet. Nous croyons savoir qu'une brillante réception attendrait M. de Brazza au Club nautique de la rue Saint-Dominique.

×

La belle Antonia, une des vestales qui dès longtemps ont laissé s'éteindre le feu sacré fidèlement gardé jadis par Diane, se jette, suave vierge folle, dans les délirantes aventures d'une vie désopilante.

Hélas, la rose se fane vite au souffle des autans. Dans la nuit de Noël, nuit où l'on se réjouit, bachelante évaporée, jusqu'à quatre heures du matin dans le nid, soyeuse bonbonnière, de la spirituelle Victorine Rivet.

×

Une future reine du sport, Mathilde Bellecour, ira voir courir aux courses de Nice.

A partir de ce jour, elle engagera des paris, j'engagerais le pari, moi, qu'elle saura ensorceler les parieurs.

Bookmakers! prenez garde! Bookmakers.

×

On nous prie de demander à Pauline Desgeorges ce qu'elle a fait des cornes de cerf, souvenir de son aventureux voyage au pays où Don César avait vu des femmes noires, bleues et vertes, autrement dit en Afrique.

En a-t-elle orné son boudoir fantastiquement meublé? L'ornement est cependant trop symbolique et pourrait faire peur aux tendres rossignols dont le désir serait de nicher avec vous, délicieuse fauvette.

×

ESCRIME. — M. Casella, le célèbre escrimeur napolitain, l'adversaire de San Malato dans deux rencontres récentes, à Naples et à Rome, se trouve actuellement à Lyon.

On nous dit que cédant aux sollicitations de ses amis, le maître italien se serait décidé à donner ici un assaut public.

Cette nouvelle ne peut manquer d'être bien accueillie par les nombreux amateurs d'escrime que compte notre ville.

Nous ferons connaître aussitôt que nous les connaîtrons l'heure, le lieu et le programme de cette intéressante séance d'escrime.

×

La délicieuse et belle évaporée Jeanne Clair de Lune a entendu avec plaisir

La voix lente des heures

sonner la mort de 85 et l'aurore naissante de 86.

Le Roi est mort, vive le Roi, disaient nos ancêtres, et le nouveau roi 86 lui jette, la main libérale et prodigue, une pluie de billets doux et autres, attachés de faveurs roses, de bibelots artistiques, bref de cadeaux à meubler adorablement le plus riche le plus coquet des nids. Et cependant l'on a dit :

Dieu donne ses biens A ceux qui font vœu d'être siens.

Après tout, c'est peut-être le petit dieu rose-Cupidon.

×

Beaucoup de toilettes samedi au Cirque Continental. Parmi les plus distinguées : Henriette Chaillou, joli costume soie bronze garni de perles changeantes; Ma Mère m'Attend, en toilette Belge, chapeau marron; Berthe l'Amazone, toilette sombre; Gria Nubienne, costume fan-taisie; la

amie l'Italienne, costume sombre; Claudia St-Etienne, paraissant rêveuse.

Depuis plusieurs jours, on remarquait au Cirque Continental l'absence de Robert Roberts le célèbre écuyer américain.

Il s'est, paraît-il, fait au pied une légère luxation; heureusement ce ne sera rien. Il en sera quitte pour quelques jours de repos forcé.

Mais ses exercices, si goûtés du public lyonnais et qui attirent chaque soir une foule considérable, sont interrompus.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune ne vient jamais qu'elle n'en amène une, ou deux, ou trois.

Le superbe aëzlan de Robert Roberts est gravement, très gravement malade; on le considère comme perdu; perte très regrettable pour son maître comme pour les nombreux spectateurs qui viennent applaudir aux exercices si variés et si attrayants qu'il a réunis M^{me} Léon.

La magnifique bête, si intelligente, si docile, avait été dressée à l'Hippodrome de Paris, et valait plus de deux mille francs.

Ta douleur, ô Roberts, en serait éternelle.

Croisiez dimanche dernier, au Parc de la Tête-d'Or, la baronne de Saint-Ouin, conduisant elle-même, malgré le froid, ses deux chevaux noirs: la baronne portait une très jolie toilette.

La duchesse de Bordeaux est partie samedi 26 courant, à 6 h. du soir, pour Marseille (hôtel de Castille et du Luxembourg).

NOS ANCIENS ARTISTES. — Nous apprenons que M. Stéphane, que les Lyonnais ont connu ici, tenant l'emploi de fort ténor sur notre première scène, vient de mourir à Paris d'un cancer à l'estomac, dans une indigence presque complète.

Andréa, qu'on nomme la Charmeuse, sans doute au même titre qu'on nommait Euménides les déesses les plus cruelles (car ce n'est pas à la douceur de ses traits qu'elle le doit), va promener au Skating son insolente originalité, avec sa sœur, minuscule épingle.

Soignez mieux vos toilettes, drôlatiques momentanées, car, pour nos Sylvains: L'habit fait, hélas! le moine.

Nigri.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer, à la semaine prochaine, notre feuilleton *Thalie*.

VARIÉTÉS

Mes Débuts dans la Marine

En 1827, j'atteignis ma seizième année. Sur ma demande, je fus admis comme novice dans la marine de l'Etat, qui m'octroya 18 francs par mois, en me laissant le soin de pourvoir à mon entretien avec cette somme.

On me désigna bientôt pour faire partie de l'équipage du brick la *Favne*, mouillé en grande rade de Toulon, prêt à mettre en mer au premier ordre, ainsi que toute la division navale, en vue d'une croisière devant Alger.

Pendant les quelques jours que je restai à Toulon, j'avais lié des relations faciles avec des marins dont j'étais le complaisant amphitryon. Quand arriva le moment fixé pour l'embarquement, tous mes amis improvisés m'accompagnèrent sur le quai, où je louai un bateau.

Après force poignées de mains, souhaits et doléances sur la pénible carrière que j'avais choisie, je quittai le rivage, l'âme profondément attristée.

En sortant du port, par un beau ciel et une chaleur accablante, je découvris l'immense rade et le mouvement fébrile des embarcations nombreuses qui la sillonnaient.

Les amateurs allaient contempler les vaisseaux et frégates composant la flotte mouillée à trois milles de la ville. Des cisternes étaient remorquées pour s'accoter aux flancs des navires et les approvisionner d'eau potable.

De tous côtés, on entendait les mugissements des bœufs, le bêlement des moutons, le grognement des porcs. Les coqs envoyaient aux vagues sans échos leurs cocoricos sonores.

On ne pouvait prendre trop de précautions en présence d'une croisière très longue, où l'on n'a même pas la latitude de pêcher, comme cela se pratique sur toutes les côtes. On n'a d'autres ressources que de capturer de temps en temps quelques bonites, dont regorge le littoral algérien.

Des embarcations moins bruyantes transportaient des vivres et le matériel de l'administration maritime.

J'étais probablement le seul qui ne prit aucune part au mouvement des uns, à l'allégresse des autres, appelés à regagner la terre, une fois saturés de ce spectacle aussi rare qu'intéressant.

Mon brick, mouillé à l'entrée du goulet, sautait la haute mer avec un gracieux tangage provoqué par la houle. Tout était correct dans ses agrès, dans l'alignement de ses vergues. A l'ouverture de ses sabords, au nombre de seize, une canonade s'allongeait. La corne d'artimon arborait le pavillon blanc. J'abordai, je me hissai gauchement, aidé des tire-veilles; c'était de la gymnastique.

Sur le pont, personne ne vint à moi. Le drôme m'offrait un siège, je m'y assis piteusement, et, tout ahuri, j'observai.

Quelques matelots travaillaient. L'un faisait du bitord au moyen d'un tourniquet, d'autres pratiquaient une épissure sur un grelin. Tous parlaient le provençal, de l'hébreu pour moi. La

langue française n'était réservée que pour les manœuvres.

Je ne restai pas longtemps seul. Voici venir un groupe de trois hommes à figure hirsute, vêtus de vareuses courtes mouchetées de goudron. Le plus hideux de ces personnages m'apostropha grossièrement:

« Qu'è garsès aqui? » (Que fais-tu là?)

Je le regardai, éffaré.

« Je crois, dit-il en provençal à ses deux copains, que c'est encore un parisien. » Il reprit: « Quoi que tu n'en fais là que tu fais rien! T'es pas négociant, què! »

« Je fais partie du bord; j'arrive. »

« Puisque tu n'en es du bord, va-t-en me serser une escoube. »

Nouvel effarement! je promène sur l'affreux trio un regard hébété.

« Zè sais pas, ma parole d'honneur, si zè n'en parle n'à n'un Français, vò n'à n'un Turc; je lui dis d'aller me serser une escoube, et il est là sans bouzer. Tous ces francillots, ces terriens de parisiens, ils sont enrazés pour naviguer, comme si que ça pouvait servir dans leur turme de grande ville qui ne vaut pas Marsèye ni Tolôon. Attends un peu, mon pichoune, quand tu ne seras pas de quart, on t'en donnera du sec dans les z'haubans, pour t'apprendre à vouloir être matelot. » Son ignoble entourage opina du bonnet.

Cet attristant personnage me quitta fort mal impressionné.

Ma bonne étoile, si soudainement éclipsée, m'amena un protecteur. Robert (c'était son nom), voyant ma mine déconfite, s'approcha. — « J'ai tout entendu, fiston, me dit-il. Il ne faut pas pour si peu s'enrhucher le tempérament, tonnerre de Brest! Je suis un vieux requin; vous m'intéressez, vous pouvez vous embossez à mes côtés et narguer les sautes de vent. Tant que j'étalinguerai les deux bouts de filin, vous n'aurez pas trop à bourlinguer parmi les embarras du bord. »

Ce langage amphigourique, argot du marin, ne laissa pas de m'étonner, en dépit du plaisir qu'il me causait dans ce cas difficile. Plaisir toute, j'avais affaire à un noble cœur, je lui donnai toute confiance.

« Quel est donc, lui demandai-je, cet homme si laid, qui vient de me parler d'une façon si drôle! »

« C'est un quartier-maître (un caporal), un marsouin qui n'est bon qu'à se pommoyer de tribord à babord en faisant le crâne; il n'est pas capable de grèer proprement un perroquet, ni de prendre un ris à l'empointure sous le vent. »

« Que veut dire ce mot « escoube » qu'il a répété deux ou trois fois? »

« Escoube, en provençal, signifie « balai ». »

« Ah! »

« Vous êtes parisien? »

« Du tout; je suis dauphinois. »

« C'est tout comme. Ici il suffit de parler le français pour être parisien. J'arriverai dans votre boussole le provençal, la langue du bord. Je vous apprendrai les noms des manœuvres; je suis gabier de grand mat, ponantais, de Landerneau, et non Martigaou, comme ces lascars. En arrivant au milieu des failli-gars du bâtiment, je me suis dit: tu as coiffé, mon pauvre matelot, range à laisser virer, loff pour loff, et veille sur ces mokaus, à seule fin de jaser de conserve. A force de gallipoter, de louvoyer, de tirer des bordées au plus près sans faceoyer, j'ai jeté les grappins sur l'idiome du trou de diou, et hélé bas le provençal que je dégoise proprement aujourd'hui. Je sais qu'une escoube est un balai, une sartan une poêle à frire, une oulo, une marmite, etc. Si vous ne parlez provençal, on ne vous écoute point. Je suis le chanteur du bord, au gaillard d'avant, pendant les belles nuits d'été. Je passe pour être un homme, un tantinet spiritueux, et mon orgueil ne bat pas en ralingue pour cela. Ecoutez ce que je chante en provençal:

Ah! diou quand m'en souvèni
Dei moments qu'à passa,
Non poudè me retèni
De plourar moum ingra.
Ara què siou souléta
En gardan mei moutons... »

Mais, nom d'un cabestan! ma bouche file du câble, sans songer au plus pressé, et aussi que vous ne comprenez pas. Je me charge de votre instruction, pour peu que vous souquez à joindre les amures du canal auditif. Les officiers sont du pays; les lieutenants, de St-Tropez, de la Ciotat, de Bandol; le capitaine, d'Ollioules. Un vrai loup de mer, celui-là; raide, mais juste, peu ami de la garçette. Du reste, il n'y a guère d'autres punitions que le sec dans les haubans et les retranchements de vin. Impossible d'éviter les fers, avec un petit parc de cinq boulets de la canonade voisine pour orailleur. Pas de bouline ni de cale. La bouline est donnée par tout l'équipage, chaque homme étant muni d'une garçette; pour la cale, un cartahut est frappé sur la grand'verge, le matelot, attaché par le milieu du corps, est hissé à courir, puis on l'argue en grand une ou plusieurs fois, et le condamné prend un bain pas du tout agréable. Avant de venir à bord, j'étais au brick la *Silène*, à poupe ronde, commandant Bruat. Nous recevions autant de coups de garçette que nous mangions de rations de biscuits, et la bouline et la cale allaient bon train.

Capitaine Mazoudier.

(La suite au prochain numéro.)

NOS THÉÂTRES

Hérodiade poursuit le cours de sa longue et fructueuse carrière. C'est un succès colossal, sans précédent à Lyon. Plusieurs opéras étaient au programme de cette saison, il faudra renoncer à les monter sans doute avant la prochaine campagne. Cependant nous aurons sous peu *Lakmé*, et peut-être aussi *Manon*, de Massenet, autre grand régal pour les amateurs de bonne musique.

Quant aux Célestins, les *Pommes d'Or* ont la vie dure. On y monte lentement différentes pièces. La comédie sera représentée par les *Vieux Garçons*, un des meilleurs ouvrages de Sardou. Il est question de la *Fille du Tambour-Major*, qui n'a pas été jouée ici depuis longtemps, opérète populaire, qu'on entendra certainement avec un

nouveau plaisir. Au surplus elle sera donnée dans des conditions exceptionnelles d'interprétation et de mise en scène. M. Dufour fait bien les choses, nous l'en félicitons et nous formons des vœux pour qu'il ne nous quitte pas de sitôt.

Donc, cette semaine, la tâche de chroniqueur étant facile et bien vite remplie, attendons les événements, et remettons à huitaine des détails intéressants, je l'espère.

Gaston.

Les Etrennes

J'ai sur mon bureau peut-être deux cents lettres qui m'arrivent de tous les côtés. Des lecteurs et des lectrices me demandent des renseignements sur les maisons recommandables à tous les points de vue, où l'on puisse se présenter en toute garantie et trouver de la belle marchandise à bon marché.

On s'adresse assez volontiers aux journaux pour obtenir ces renseignements, car, dans le nombre des maisons dont les réclames remplissent les quatrièmes pages, ils sont à même de connaître parfaitement les meilleures.

En première ligne, nous citerons la *Maison Rivière sœurs*, passage de l'Argue, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville, qui possède les plus vastes magasins de chapellerie de France.

On y trouve les dernières modes de chapeaux à des prix très inférieurs à tous les autres magasins, et un assortiment considérable de coiffures à bon marché: feutres mous, chapeaux haute forme, chapeaux fantaisie de toutes les nuances, casquettes de voyage et d'uniforme, et un grand choix de coiffures pour enfants, bonnets grecs, etc.

Voulez-vous être bien vêtu et à bon marché, allez au *Prince Eugène*, rue de Lyon, 35, la maison qui possède le plus brillant assortiment de costumes.

Robert.

REVUE DES CIRQUES ET CONCERTS

Théâtre-Bellecour

La *Doctoresse*, qui attire chaque soir, au Théâtre-Bellecour, un public nombreux, a un succès fou. Sans amphe déclamatoire, conçue avec un entrain diabolique, vêtue d'un habit d'arlequin, cette pièce est empreinte d'une franche gaîté; c'est une plaisanterie gaillardement menée.

M^{me} Marie Kolb tient avec beaucoup de distinction le rôle de la Doctoresse; elle en incarne parfaitement le type, notamment au premier acte où nous la trouvons dans un cabinet de travail, vêtue d'un peignoir de velours vert, coiffée d'une toque, et fumant philosophiquement sa cigarette en parcourant quelque traité scientifique.

M. Munié est un excellent comédien qui a l'habitude des planches.

M. Worms et M^{me} Marie Helmont sont de vieilles connaissances pour les Lyonnais qui, les ont appréciés l'année dernière dans le *Maître de Forges*.

M. Myrtil (Gaston) est un jeune comédien qui promet pour l'avenir.

La *Doctoresse* a été assez critiquée. Dans cette pièce, toute d'actualité à l'heure où se dresse, palpitante, la question de l'éducation de la femme française, il eût été préférable, à notre avis, pour MM. Ferrier et Bocage, de soutenir leur thèse d'une façon plus grave en donnant à ce mari, déçu dans ses affections et dans ses illusions les plus chères — l'absence d'amour au foyer conjugal, — des allures sincères, dégagées de ces côtés comiques, et parfois grotesques, qui soulèvent les risées des spectateurs dans les moments qui devaient être essentiellement émouvants.

Qu'on ne l'oublie pas, c'est par ce côté sentimental que Georges Ohnet a empoigné son public.

Les Lyonnais ne peuvent que répondre à l'appel de l'intelligent directeur du Théâtre-Bellecour, qui leur offre, en représentations, des comédies de mœurs, nouveautés pleines d'attraits si appréciées du public intelligent.

Grand Cirque Continental

Il y a des directeurs de spectacles qui se plaignent de l'indifférence du public. M^{me} V. Léon est loin d'être réduite à ce point. Samedi, la salle était comble. On était venu applaudir la gracieuse écuyère, miss Lehmann, dont le talent est à l'abri de la critique. Quant aux débuts de miss Kabowls, la fée de l'air, on n'a pu l'apprécier, la pyramide de tables dorées qui sert à ses exercices a refusé de s'élever: ses engrenages étaient faussés. Le régisseur, M. Ben Hadwins, s'est avancé, mais, habitué à parler anglais, son « *This mechanism is deranged* » n'a pas été compris, ses gestes élégants seuls ont soulevé des acclamations, car le public est très sympathique pour cet habile dresseur de chevaux. Aucun sifflet n'a été entendu, ce qui prouve, une fois de plus, la confiance des Lyonnais dans l'intelligente direction du Continental. Un employé, voyant l'embarras du régisseur, a fait en français des excuses au public. (Tonnerres d'applaudissements.)

Scala-Bouffes

Tout nouveau, tout beau, dit le proverbe. Attiré par les nombreux débuts, le public ne cesse de venir entendre les artistes de la Scala. On s'était accoutumé à venir se divertir à *Guignol-Revue*, et cette habitude, cette seconde nature, ne sait pas encore perdue.

Citons M^{mes} Kervilles et Mayeur, MM. Claudius, François et Moiroud, dont les chansons sont unanimement applaudies.

Les frères Gémon ont été, jeudi, l'objet d'une bordée de sifflets de la part des spectateurs des troisième galeries, tandis que des salves d'applaudissements s'élevaient du parterre... Nos félicitations à ces artistes pour le sang-froid dont ils ont fait preuve à cette occasion. *Les Modistes en Carnaval* ont le talent de provoquer des rires inextinguibles.

Folies-Bergères. Séance de patinage et de danse. Jedis et dimanches.

Théâtre-Delemarre, rue de la Pyramide. Mardis, jeudis, samedis, dimanches, à 8 heures.

Théâtre des Variétés, cours Morand. Dimanche, 3 janvier, matinée à 2 heures: *Les Naufragés de la Méduse* (drame en 5 actes, de C. Desnoyers), *Chez une Petite Dame* (comédie). M. Pouzergue, élève de M. Jalabert, jouera le rôle de Pierre Bénard.

Panorama, cours Vitton: *Reischoffen*.

Panorama, rue du Nord: *Siège de Lyon*.

Guignol, passage de l'Argue: *Paul et Virginie*.

Montalb.

CHARADE

Mon premier tous les ans n'arrive qu'une fois
Mon second sur la tête élégamment s'arrange
Et mon tout sur les cours a les pouvoirs d'un ange
Qui descendrait du Ciel pour nous donner des lois.

Le Sphinx.

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

Charade. — Décor.
Logogriphe. — Brise-Bise.

ONT TROUVÉ LES SOLUTIONS:

Ninia et Kana. — La petite Fafa. — Vould-Cid. — Deux abrutis de chez Fritz. — Caliban. — Une petite mercière. — Rigolard. — Deux inséparables. — Maria l'Auvergnate. — Zoze.

PETITE CORRESPONDANCE

La petite *Méluse*: Continuez, surtout ne vous découragez pas. — Si vous avez à donner une leçon à Montalb, il sera samedi soir, à 6 heures, à la rédaction. — *Général*: Merci de votre chanson, utilisersons, envoyez articles. — *Ninia et Kana*: Soyez sûres de notre discrétion, envoyez. — *Maria R...*: Aurions été heureux de pouvoir vous répondre par lettre, donnez adresse. Il sera fait comme vous le désirez. — *Alfred Cordier*: Prenons note de vos observations, dans un prochain numéro. — *Un abonné*: Merci, acceptons avec plaisir; on ne saurait comment refuser une si aimable invitation. — *Lotor à Chambéry*: Acceptons donnez adresse pour écrire.

MARSEILLE

GRAND-THÉÂTRE

Continuation des débuts, semaine brillante. C'est la troupe d'opéra-comique, qui a un peu passionné le public.

C'est dans *Rigoletto* que M. Dereims, premier ténor léger, a obtenu le plus grand succès. M^{lle} Veyreden, première chanteuse légère, ayant fait son troisième début, a été admise.

Les *Dragons de Villars*, qui ont été donnés en représentation populaire ont servi pour le premier début de M. Dervilliers, ténor trial. Cet artiste a une voix faible, mais il est excellent comédien. M. Poirier, s'est aussi fait applaudir, mais nous ne pouvons pas nous prononcer à son égard.

Signalons, en passant, le succès obtenu par M. Salomon et M^{lle} Dufrasne, tous deux de l'Opéra, ainsi que les nombreux rappels fait à M. Louyrette, basse noble, et à M. Desmet, basse chantante, qui complètent dignement la troupe de grand-opéra.

Pendant les fêtes de la Noël, nous avons eu les troisième débuts de M. Louyrette et de M^{lle} Vidal, forte chanteuse stoltz, leur admission a été acclamée.

On nous annonce pour cette semaine, le troisième début de M. Claverie, baryton de grand-opéra, dans *Guillaume-Tell*.

GYMNASÉ

Ainsi que nous l'avions fait pressentir la semaine dernière, M. Gallier, ténor léger, successeur de M. Gardon n'a pas été heureux.

C'est dans la *Mascotte*, qu'il a effectué son troisième début; mais dès sa première romance, des bruits et des cris ont éclaté de toutes parts et ce n'est qu'à grand-peine que l'on a pu continuer la représentation. M. Gallier a dû résilier par ce fait.

Espérons que MM. Lemercier, qui déploient depuis le commencement de l'année théâtrale, beaucoup de zèle et d'activité pour plaire à notre public marseillais, seront plus heureux cette fois-ci, pour pouvoir assurer la bonne marche de leur répertoire.

La troupe de comédie, s'est fait de nouveau applaudir, dans le *Maître de Forges*, qui obtient un légitime succès dans notre ville.

De Vilry

PALAIS DE CRISTAL

Tous les soirs grand succès du *petit bossu* Challier, ainsi que des danseurs unipèdes les frères Donato; aussi nous ne sommes pas étonnés, outre mesure, de la vogue persistante, qui s'attache à cet établissement.

La troupe de pantomime se trouve en deuil par le fait de la mort de Rouffe l'inimitable pierrot véritable émule des Debureau et Pierre Legend; qu'il nous soit permis d'apporter ici notre modeste tribut de condoléance.

ALCAZAR

La continuation des brillantes soirées de M^{me} Bonnaire attire un contingent d'admirateurs qui ne se lassent pas de venir applaudir la fine diseuse au répertoire si varié.

Succès toujours croissant de la ravissante Jeanne Rey, de M^{me} Béliat, Backes, Guillemot, Bareilly, de MM. Castel, Lonnel, Bousquet; et de la célèbre troupe Onzella, pour laquelle, la triple barre fixe n'a plus de secrets.

La troupe de pantomime avec M. Onofri, directeur ne peut donner prise à aucune critique.

FOLIES-MARSEILLAISES

La pastorale, ce régal des vieux Marseillais, a abandonné son local traditionnel pour s'installer au cœur de la ville.

Inutile de dire que la faveur populaire a suivi les excellents amateurs qui composent cette vaillante troupe, Blondel, en tête. Nos félicitations à l'intelligent directeur M. Bouscarle.

CIRQUE VÉNIEN

MM. Truzzi frères, et Espinely, viennent d'utiliser le Grand Cirque qui obstrue la plaine St-Michel, depuis près de quatre mois. La troupe que nous amène ces directeurs est composée de 45 artistes, disposant de 40 chevaux de race.

Les applaudissements que recueille chaque soir l'intrépide écuyer Confrados, dans ses exercices périlleux, M. Kervitz un gymnasiarque aux muscles d'acier, M. Emilo, équilibriste, les frères Rico, acrobates, enfin les clowns Bibi et Lolo, qui possèdent au plus haut degré la *vis comica*, et dont les spirituelles réparties font pouffer de rire. Nous ne pouvons passer sous silence, M^{me} Truzzi, Espisselli, de Sally et Estelmann, cette dernière, écuyère miniature.

Bruno d'Arçourt.

CHRONIQUE MONDAINE

La charmante Hébé, qui a nom Jeanne Genève, a commencé son service dans une brasserie de la rue Thabaneau, aussi nous ne sommes pas surpris de la vogue momentanée dont jouit cette établissement; elle est d'ailleurs secondée par Clémence la Parisienne qui ne manque pas de grâce et d'amabilité.

Diane la chasse.... la pécheresse, qui semblait être disparue à tout jamais de notre ville, vient d'être aperçue en tenue de service dans le mignon *Café Vacon*. On nous assure que cette belle petite forme le projet d'aller passer l'hiver à Nice.... la pas dé garî, moum boum !!!

Les horizontales de deuxième et troisième marques, qui fréquentent la taverne Alsacienne, salle du fond, se proposent, paraît-il, de manger un immense gâteau des rois. A qui la fête, Mesdames?

Caroline l'Italienne, ne peut se consoler de voir la redoutable concurrence que lui font les jeunes recrues qui augmentent, chaque semaine, notre bataillon Cythérien. Aussi notre belle se défend-elle *unguibus et rostro*.

Dimanche dernier, la Villa mignonne était en fête; un grand dîner suivi de bal a été donné pour inaugurer les réunions d'hiver.

Un grand nombre de demi-mondaines avaient été invitées, le dîner a été des plus joyeux, au dessert, divers toast ont été portés. Nos remerciements aux membres de la Villa, qui ont bien voulu donner la place d'honneur à notre rédacteur en chef.

J. C. d'Epaz.

N. D. L. R. — Le mistral qui soufflait jeudi, était tellement fort, qu'il a emporté la plume de notre sympathique rédacteur d'Epaz au moment où il était en train d'esquisser le portrait de l'ex-bouquetière Antonia, cet incident nous a obligé de renvoyer à huitaine le susdit sujet d'étude.

F. L. Rever.

SAINT-ETIENNE

EDEN-CONCERT

Adieux et débuts se succèdent, depuis quelques jours, avec une étonnante rapidité, c'est ainsi que M^{me} Elise Faure, MM. Castel et Villers, la troupe Rovasco nous ont dit adieu; ces artistes sont très regrettés: nous faisons des vœux pour leur prompt retour. Par contre, c'est avec un véritable soulagement que l'on a vu boucler les malles de M^{me} Claudia d'Aubigny et Paola-Said. Ces deux artistes commencent à fatiguer le public. Heureux débuts de M^{me} Bourdon-Syvadly, une chanteuse légère de grand mérite, dont la voix très sympathique plaît énormément: toilettes superbes et répertoire varié.

Débuts toujours de M. et M^{me} Gérard, excentricités musicales, ces deux artistes sont également très bons. M. Marcel Boucher, baryton, a également effectué ses débuts; obligés de faire partir notre chronique, nous n'avons pu le juger assez; dans notre prochaine chronique, nous reviendrons plus au long sur tous ces débuts.

Les frères Renads, excentricité, sont très drôles et font tordre la salle entière; leur succès est immense; nous adressons éloges. Prière à M^{lle} Poitevin d'étudier sérieusement son répertoire, avant de s'amuser à casser du sucre sur des personnes dignes d'estime. M^{me} Suzanne Augier ferait bien de varier son répertoire et de ne pas lever la jambe aussi haut; tout serait pour le mieux. La troupe Chiarini remporte chaque soir, dans les différentes pantomimes, un succès légitime; nous nous plaignons à le constater, tous ces vaillants mimes sont dignes des plus sincères éloges. Très aimés du public stéphanois, les applaudissements et les rappels ne leur font jamais défaut. Il est vrai que tous ces artistes mettent tout leur talent pour satisfaire les habitués de l'Eden-Concert. Quelques débuts sont annoncés à l'horizon; nous en reparlerons. Le 26, débuts de M. Lokford, barre fixe, et de M^{lle} Loty, travail sur la boule.

AU PONT-NEUF

28, rue Saint-Pierre, et 3, place Saint-Nizier

Pardessus 19 fr.

Le Gérant, J. MATSONNAU.

